

(d'aucuns diraient à un trop grand nombre, mais ce n'est pas ici le lieu à de pareilles réflexions.) Pour faire d'honnêtes médecins praticiens, il ne nous faut pas d'impeccables artistes, ni de savants cyclopédistes, mais de bons ouvriers : la connaissance approfondie des Pères de la médecine traditionnelle n'est plus de mise, pour la masse moyenne des étudiants, si elle reste nécessaire à l'élite, au corps des professeurs et des savants.

Le besoin d'un enseignement, surtout professionnel, pratique avant tout, est si évident pour tous, si urgent que, dans nos vieilles Facultés de France, où cependant l'esprit conservateur est fondamental, et où la tradition (très respectée, d'ailleurs, et si respectée) se survit pour ainsi dire à elle-même, que voit-on, depuis tantôt vingt ans ? la transformation radicale, bientôt complète, de tout notre matériel d'enseignement. Les cours théoriques sont, en dépit de leur utilité, de plus en plus délaissés, pour l'hôpital, par les élèves et, détail bien caractéristique, par les professeurs eux-mêmes. Les chaires enviables, les cours achalandés sont ceux qui possèdent l'enseignement pratique, et nos laboratoires de travaux pratiques sont les plus fréquentés.

A peine sorti du collège, l'élève entre à la Faculté des sciences, et se prépare à ce que nous appelons, par abréviation, le *P. C. N.* Ce futur étudiant en médecine s'essaye donc, déjà, à un métier professionnel, et est livré, un an durant, à des laboratoires pratiques de physique, de chimie, et d'histoire naturelle médicales.

Au bout d'une année, et après un examen sévère, il est admis à la Faculté de médecine. Qu'y fait-il aussitôt ? Des dissections sur le cadavre, des travaux pratiques d'anatomie, d'histologie et de physiologie. Bientôt, il passera, tour à tour et d'une manière obligatoire, par les travaux pratiques de médecine opératoire, d'accouchement, par les cliniques médicales, chirurgicales, infantiles et spéciales, puis par le laboratoire d'anatomie, pathologique et même de bactériologie pratique (décision récente de la Faculté de Paris.)

Je disais bien : c'est un praticien que nous essayons de fabriquer. L'œuvre est longue, ingrate et difficile, parce que les sujets d'étude sont multipliés et les programmes trop chargés, selon moi du moins. Le nombre et la complexité des travaux imposés aux étudiants, simples et modestes praticiens de l'avenir, sont, de l'avis des plus sages et des plus expérimentés professeurs, trop grands, trop disproportionnés eu égard au but à atteindre.

Mais là n'est pas, pour le moment, la question. Nos élèves, le fait est formel, sont entraînés pour une *pratique professionnelle*. et façonnés ainsi à tous les *mois techniques* dont nous disposons.

Aussi, pour en revenir aux étudiants franco-canadiens, ne saurions-nous trop chaleureusement applaudir, à la tendance réformatrice du Bureau médical de la province de Québec. Et nous disons bravo, quand ses membres formulent les desiderata que voici :

La Faculté médicale française de Laval, à Montréal, ne possède ni laboratoire de physiologie, ni laboratoire ni musée d'anatomie pathologique, ni laboratoire de physique, ni laboratoire de chimie, ni laboratoire de bactériologie (la microbie s'enseigne, encore aujourd'hui, à l'aide de planches murales,) ni laboratoire ni musée d'hygiène, ni laboratoire de pharmacie. *Il lui faut tout cet outillage scientifique.*

Or, le conseil médical de la province de Québec propose précisément, dans son programme, la création immédiate de ces centres de travaux pratiques. Et l'on ne saurait trop l'en louer. Ce plan de Réformes est d'une utilité tellement urgente, l'hygiène générale sociale du Canada s'y trouve si directement intéressée que nous, Français, liés de cœur aux Canadiens, nous formons les vœux les plus ardents pour le succès d'un si beau projet.